

Le forgeron au village

On imagine sans doute mal aujourd'hui combien le village autrefois a pu faire bloc autour de ses artisans. A l'origine, tout se fabrique sur place. Chaque corporation est présente et dépend étroitement des autres. Le forgeron est cousin du charron ; le maréchal ferrant, celui du bourellier, lui même client du tanneur, le boulanger compte sur le meunier, le menuisier sollicite le bûcheron, le tisserand dépend de la fileuse. Tous travaillent pour le paysan qui à son tour nourrit le village. On vit en circuit fermé.

Jusqu'à l'arrivée des tracteurs¹ à la fin des années cinquante, début des années soixante, **le forgeron**, homme du fer et des chevaux occupe une place centrale dans l'activité des campagnes bretonnes². Produisant pour les agriculteurs de la communauté les indispensables outils agricoles, complétant l'équipement domestique, entretenant et réparant cet outillage et surtout ferrant les bêtes de somme et de labour, il joue un rôle essentiel dans l'économie du village et jouit de la considération de tous. Ses relations avec sa clientèle, son amour du travail sont typiques d'une époque. La forge quant à elle, est un lieu de convivialité, pour les hommes, les enfants et de nombreuses personnes de passage.

Le forgeron-maréchal-ferrant

Comme l'indique *l'atlas linguistique de la Basse-Bretagne*, c'est pour ainsi dire partout le mot **marechal** qui traduit en breton le terme *forgeron*³, un mot dans lequel on trouve la racine

¹ A titre d'exemples voici quelques points de repères concernant l'arrivée des tracteurs dans la région de Lannion : Louargat : premier tracteur en 1946 (les chevaux ont disparu en 65) ; Louannec et Buhulien : 1946 ; Gurunhuel : premier tracteur en 1954. « J'ai vendu mon premier tracteur en 56. En 58 j'ai vendu entre 8 et 10. Après 10-12 tous les ans. En 1976 : prime sécheresse, j'ai vendu 12 tracteurs entre septembre et décembre et j'ai gagné un voyage en Angleterre. dans les années 80 j'ai vendu 32 remorques » (Druillennec) ; Premier tracteur à Plougouven en 1960 ; « Le premier tracteur est arrivé en 1946 à Rospez dans le cadre du **plan Marshall**. C'était un Farmall A. Marzin concessionnaire à Lannion. C'est Le Gac de Rospez qui l'avait vendu. Ils s'étaient mis à trois pour l'acheter car d'après le plan, il fallait un certain nombre d'hectares pour avoir un tracteur dans ces conditions. Il fallait un certain nombre de signatures. Ce n'était pas cher, le prix d'une jument à l'époque. Il y en avait eu aussi un à Louannec avec Bourdelles et un à Buhulien chez Keraradec. On avait livré un semoir mais les cultivateurs l'avaient retourné, il était parti dans la Beauce. Ils avaient dit, on ne va jamais semer du blé avec un engin pareil, si on monte sur la terre on va écraser tout, alors le semoir était reparti » (Daniou)

² Dans une commune du Finistère, une femme dans un village, s'inquiétant de voir un enfant devant chez elle un jour de semaine lui avait demandé pourquoi il n'était pas à l'école. L'enfant avait répondu en breton : **ar marichal a zo maro, n'eus ket skol**, le maréchal est mort, il n'y a pas d'école. La femme n'avait pas hésité et s'était immédiatement rendue au bourg pour faire une visite au défunt. En arrivant, elle voit le forgeron au travail ! Surprise, elle s'enquiert à nouveau. On était en 1931. Le maréchal Joffre venait de mourir. Le fait de fermer l'école pour ce qu'elle croyait être le décès du forgeron ne l'avait pas choquée et montre bien l'importance que l'on pouvait accorder à l'artisan. Nous réservons pour une étude ultérieure l'aspect mythologique du personnage.

³ Pierre Le Roux, Atlas Linguistique de Basse-Bretagne, Editions armoricaines, Rennes Plihon. Cartes 230-231-forge, forgeron.

marc'h utilisée dans toutes les langues celtiques pour désigner le cheval.⁴. Ajoutons qu'en campagne, les descendants de forgerons sont souvent autant connus par les gens du pays sous le nom de **Marechal** que sous leur véritable patronyme. Il est vrai que la forge est une affaire de famille et l'on fut souvent forgeron de père en fils, sur plusieurs générations, cinq par exemple pour la lignée Salaün de Châteauneuf-du-Faou.

Cela tend à prouver que depuis longtemps, sans doute, le forgeron a été perçu par la population, avant tout comme **maréchal-ferrant**. C'est à la forge que les animaux de trait trouvent chaussure à leur pied.⁵

Répartition du travail dans l'année :

Le forgeron vit au rythme des travaux saisonniers : Dans les premiers mois de l'année il se consacre à l'outillage pour faire du bois et couper de l'ajonc : des coins, des haches, des faucilles, des serpes. En prévision de l'arrachage des pommes de terre, il fabrique des tranches, des pelles, des binettes. Il fait aussi des pioches, des burins, des barres à mine. Il répare les fourneaux en tôle et à l'occasion fait plaisir à quelques clients en cerclant des sabots ou en plombant des boules.

Au début du printemps il se préoccupe du matériel plus lourd : herses, charrues, remorques, charrettes. Il retape les diables pour défaire des jachères. Puis avec l'arrivée des foin et de la moisson il travaille sur les faucheuses, les faneuses, les lieuses. Tout de suite après la récolte des grains, il retape les charrues, cercle les roues, il bat ou change les socs, il remet les brabans en état, il recharge les coutres, il remplace les talons.

Récupération

Surtout pendant la guerre où l'on manque de matière première, mais aussi jusque la fin des années cinquante, on fait du neuf avec du vieux. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. On fait des coins et même des fers avec d'anciens bandages ou d'anciens essieux de charrettes. On fabrique des clous avec des vieilles anses de seaux. On réutilise des vieux fers.

C'est parfois le client qui fournit la matière première de récupération. « Le chiffonnier de Tréguier me fournissait des vieilles faneuses et des râtaeux que je retapais. Pour le prix d'un rateau neuf, le cultivateur avait en plus une faneuse. J'en ai retapé 67 comme ça. (Le Borgne de Louargat)

Relations avec la clientèle : à la forge et en dehors de la forge :

A la forge et en dehors de la forge, le forgeron entretient des relations privilégiées avec sa clientèle. La manière dont il travaille, la manière dont il commerce avec ses clients sont caractéristiques d'une époque et d'une mentalité.

La clientèle est nombreuse. Le forgeron *chausse* entre 150 et 300 chevaux. Si l'on compte deux chevaux en moyenne par ferme, cela représente 100 ou 150 fermes. Selon les travaux,

⁴ Partout on utilise le mot **marechal** et variantes, à l'exception du Vannetais, et encore, seulement dans sa partie côtière où on a conservé le mot plus ancien : **ar gov**. Cependant, celui-ci reste répandu comme nom de famille, sous les formes **Le Go**, ou **le Goff**. On note aussi pour les îles d'Ouessant et de Bréhat : **goveler**.

⁵ Vers les années 1913-1915, on utilisait en France plus de 3 millions de chevaux. (voir Guy Salpin

selon les terrains, on change les fers tous les deux ou trois mois. Les chevaux transporteurs qui se déplacent sur les routes sont en particulier grands dévoreurs de fers. Les périodes de grands charrois, rentrée des récoltes, livraisons de pommes de terre primeurs, goemon, sable etc font également souffrir les ferrures.

La clientèle est masculine. La forge est le pendant du lavoir. Quand la femme va au point d'eau avec sa brouette, l'homme va à la forge avec son cheval. Les seules fois où des femmes mettent les pieds à la forge, c'est pour apporter à souder une casserole ou une cafetière. Il n'aurait pas été question pour un homme de faire une telle commission. Son honneur en aurait pris un coup. En fait, on envoyait plutôt les enfants pour faire ce genre de besogne.

Comme au lavoir, mais pour des raisons différentes, c'est le lundi que l'on se rend à la forge. Les jeunes en particulier sont volontaires pour y conduire les chevaux. « *Même si on perdait le fer le vendredi, dit-on, on attendait le lundi pour aller à la forge (Druillennec)* ». On prétend encore, des mauvaises langues, sans doute, que certains détachaient parfois un fer exprès pour venir à la forge le lundi. Mais pourquoi donc ? Tout simplement pour éliminer les excès du week-end : « *Le lundi, raconte Yves Le Gallou de Louargat, c'était la presse, c'était la débandade, parfois 12-15 chevaux à ferrer. Les jeunes qui avaient fait la fête le dimanche s'arrangeaient pour venir le lundi à la forge.* En attendant leur tour, ils pouvaient, selon une expression bretonne, *éliminer la lie qu'ils avaient dans la tête. (Me 'mañ al li nem fenn 'wit ar beure)*. Le langage figuré a retenu cette pratique et l'on dit de quelqu'un qui ne veut pas travailler : **Eñ zo ober lundi**, il fait son lundi, ou encore : **Hennezh emañ al lun gantañ**, Celui-là se croit au lundi.

En attendant leur tour, ils ont effectivement le temps d'éliminer les fièvres du samedi soir et du dimanche. Il ont aussi l'occasion de bavarder. Toutes les conversations passent par la forge. On y apprend les nouvelles

War ar ar stankoù hag er govelioù

A vez klewet tout ar c'heloioù

Au lavoir et à la forge

On entend toutes les nouvelles.

Les journées du forgeron sont longues et bien remplies. De l'aube au crépuscule et parfois plus tard, il est à pied d'œuvre. Il faut compter en moyenne une heure pour placer quatre fers. Entre gens de la profession, il y a de l'émulation et chacun y va de son petit record : pour Auguste Geffroy c'est 38 fers placés en une journée. Pour Jean Baptiste Le Foll c'est 46 fers , c'est à dire l'équivalent du ferrage de neuf et onze chevaux.

Le client est roi. Il souhaite être servi dès qu'il arrive. L'objectif, pour certains propriétaires de chevaux, c'est de perdre le moins de temps possible. Ceux qui n'aiment pas attendre se présentent avant le lever du jour, d'autres débarquent pendant l'heure du repas, d'autres enfin demandent même un service le dimanche. Si le propriétaire arrive pendant l'heure du repas, il est invité à s'asseoir, à partager la soupe et en tout état de cause, à boire un verre, pour pateinter : **chopinad da gantañ, goude 'vo gwelet**, une chopine d'abord, après, on verra. Cela fait partie des rites d'hospitalité et de commerce.

Daou Vreizhad

N'int ket evit en em welout ha 'n em guitaat

**Hep lipat
Eur werennad.**

Deux bretons
Ne peuvent pas se rencontrer ou se quitter,
Sans boire
Un verre.

Quelles que soient les circonstances, le marché était toujours suivi d'un coup de cidre ou de vin. Beaucoup de forgerons obligés de trinquer verront ainsi leur vie écourtée par la consommation d'alcool. Le métier est rude et donne soif. Comme le cuisinier au dessus de ses fourneaux, le forgeron au dessus du foyer attrape chaud. C'est ce qu'avait dit un forgeron au prêtre de Louargat chez qui il installait un portail et qui tardait à offrir à boire :

**« C'hwi oar aotrou person, emeañ, penaos,
ar person deus a gan,
ar marichal deus an tan,
ar miliner deus an dumenn,**

A nem gav sec'h o lañchen », Vous savez, Monsieur le Recteur, le prêtre pour peu qu'il chante, le forgeron à cause du feu, le meunier à cause de la poussière de farine, tous se trouvent le gosier sec.

Et pour ceux qui ne comprennent pas le breton, voici le refrain du maréchal-ferrant :
Un clou, une bolée, un clou, une bolée / Voilà la journée terminée ! (Le Borgne)

C'est ce qui nous vaut cette juste réflexion d'un paysan : *Il y en a qui sont morts un peu plus vite qu'ils auraient dû.*(Rolland)

C'est souvent la femme du forgeron qui sert à boire. C'est elle d'ailleurs qui tient le petit café-épicerie qui va souvent de pair avec la forge en particulier lorsque l'atelier est établi à l'écart du bourg.

Les enfants n'aimaient pas que les clients se présentent pendant l'heure du repas. C'étaient toujours les mêmes que l'on voyait à cette heure là. (Auffret) *« Il y avait toujours un client qui arrivait à la dernière minute, parfois le dimanche. Au moment de partir, les enfants dans la voiture. Le père disait, je vais faire ça en vitesse et finalement on ne partait pas. Les enfants n'en gardent pas un bon, souvenir ».*

« Il y avait un client qui savait l'heure à laquelle mon mari se levait, dit une autre. Il arrivait toujours très tôt, au moment où mon mari était à déjeuner. Ainsi il était sûr d'avoir un café arrosé et une rincette. Un jour, sans faire attention, mon mari lui avait servi la bouteille de calva à 90° que nous avait donné le bouilleur de cru pour les blessures. Le client en question l'avait trouvé un peu fort, hemañ zo kreñv paotr ! Il avait quand même réclamé sa rincette : Me gernerfe bannac'h all c'hoazh, hini pur ! 'meañ j'en prendrais encore bien un autre verre, du pur ! »Dit-il.

A la forge les cultivateurs arrivaient à n'importe qu'elle heure, quand nous étions à manger, il fallait manger en vitesse pour les servir. Les jours fériés, 14 juillet, 11 novembre des gars profitaient pour venir à la forge se disant qu'ils n'auraient pas à attendre, qu'ils seraient servi en vitesse. Certains faisaient jouer la concurrence. Ma rez ket te, un all a reyo, a larent, si tu ne le fais pas, un autre le fer, disaient-ils. Ce genre de remarque était rare : « On

connaissait ses clients ajoute Yves Le Gallou qui leur trouve une excuse : « *C'étaient des travailleurs acharnés qui ne voulaient pas perdre une minute* ».

On ne ferrait pas le samedi si ce n'est pour la ferrure d'une première pouliche, pour ne pas la faire attendre. Si elle était venue un autre jour, elle se serait impatientée et on n'aurait jamais pu la tenir. Quand on la prenait tout de suite, ça allait tout seul. On devait faire attention en posant le fer chaud. La fumée lui faisait peur. On la ferrait au mois de mars, elle avait 16 mois. On fixait un rendez-vous pour un samedi. Le client allait chercher une bouteille de vin dans un commerce pour fêter l'événement.

Savoir faire du maréchal et du forgeron

Le maréchal-ferrant fait preuve d'un savoir-faire lié à son expérience. Il connaît bien les chevaux de ses clients. « *Nous les connaissions tous, par leur nom, leur âge, et aussi par leur caractère, leur degré de douceur ou, pour certains, leurs vices, voire, leur méchanceté (ces deux derniers traits de caractère étant souvent expliqués par des sévices qu'ils subissaient ou avaient subi de la part de leurs propriétaires). La connaissance de ces divers caractères décidaient du comportement à observer par le maréchal-ferrant, lui évitant ainsi, de courir des risques inutiles* ». (Thépault)

Le maréchal-ferrant sait que le cheval entend mieux qu'il ne voit. Il va donc lui parler pendant tout le temps du travail. En général d'une voix douce et rassurante, comme s'il parlait à une personne : il s'adresse à lui par son nom : il lui dit par exemple : **chom trankil, paotr bihan**, reste tranquille, mon petit garçon. Il lui caresse l'encolure et le museau, lui donne de petites tapes, ne cessant jamais de lui adresser quelques petits mots. « *Il n'y a pas de mauvais chevaux, il n'y a que des mauvais maîtres : un cheval qui a été brutalisé aura tendance à être ombrageux. Le cheval est paraît-il doué d'une prodigieuse mémoire. Il n'oublie ni les bons ni les mauvais traitements. Les chevaux ressemblent à leur maître. Un vicieux a un cheval vicieux, un fainéant a un cheval fainéant. Quand un cheval passait d'un propriétaire à un autre, il changeait de caractère également.* ». (Thépault)

Animé de mauvaises intentions, le cheval prévient l'homme par son expression hostile. S'il veut mordre, ses oreilles se couchent, ses yeux menacent, ses lèvres se retroussent, sa tête s'allonge vers l'homme. S'il veut frapper ou ruer, il piétine sur place, tourne une oreille du côté où on l'approche, fouaille de la queue ou la serre entre ses cuisses. Le maréchal n'ignore aucun de ces signes et sait ce qu'il faut faire.

Avec des animaux récalcitrants, il utilise divers procédés. Pour faire rentrer un cheval dans le travail, il lui met une veste sur la tête et lui fait faire 15 à 20 tours. L'animal ne sait plus où il est et se laisse emprisonner. (Forgeron Plestin). On couvre également les yeux des chevaux qui ont peur de la fumée ou du tablier du forgeron. (Auffret). Pour immobiliser le cheval, certains maréchaux tordent la queue de l'animal de force contre le haut de la croupe. D'autres utilisent le **tord-nez** : le tord-nez est un bâton muni à une extrémité d'une anse de corde ou de chaînette, dans laquelle on enserme plus ou moins fortement le nez ou une oreille du cheval, que la douleur immobilise aussitôt pour quelques minutes. Quand il avait un cheval difficile à ferrer, Yves Le Gallou passait une cordelette dans le mors et par derrière les oreilles puis il serrait très fort. « *Ca paralysait le cheval, ça l'endormait au bout d'un quart d'heure. On pouvait en faire ce qu'on voulait. C'était plus efficace que le tord-nez ou le travail. Ca faisait l'effet d'une pique. J'aimais trop les bêtes, je ne voulais pas les mettre dans la machine à ferrer* ».

Enfin, quand le forgeron est seul, il met le client à contribution. Il lui demande de tenir le pied du cheval pendant le ferrage. Il lui demande aussi d'actionner le soufflet pour activer le feu, de *tirer sur la queue de la vache*, selon une expression locale : **sachañ war lost ar vuoc'h** :⁶.

La frappe sur l'enclume le forgeron et le frappeur devant :

L'évocation de la forge est indissociable du bruit du marteau ou de la masse qui frappent sur l'enclume, comme le rappelle Jean Giono : « *Tout le jour quand il s'ennuie, Gaubert vient, met les deux mains au marteau, le lève et tape sur l'enclume. Comme ça, pour rien, pour le bruit, pour entendre le bruit, parce que, dans chaque coup, il y a sa vie, à lui.* »⁷. Ce bruit du marteau qui tombe sur l'enclume résonne encore dans les oreilles de ceux qui ont vécu dans les parages de la forge.

Chaque enclume avait un son particulier auquel le forgeron était attaché. Entre le billot⁸ et le pied de l'enclume, on plaçait des bouchons de liège pour la caler mais aussi pour la faire résonner plus.(Salaün)

Nous avions eu une fois une enclume qui ne sonnait pas bien. Mon père ne pouvait l'endurer. Il avait fallu la remplacer. Ma zad n'andure ket nehi, neva laket nehi a gostez.

On avait essayé une fois de mettre l'enclume sur un bloc de granit. Mon père avait dit : je ne trouve pas mon rythme. L'enclume sonnait comme une cloche ».(F Thépault)

Ce qui pour certains pourrait paraître comme un casse-tête, était une musique pour le forgeron. **Le marteau dansait sur l'enclume.** Nul n'était besoin pour le forgeron au travail de donner des ordres, le carrillon du marteau sur l'enclume parlait aux uns et aux autres. Chaque forgeron martelait son propre langage.

« Le père donnait le départ et le rythme. Il frappait d'abord sur la pièce pour indiquer l'endroit exact où devait frapper la, ou les masses, et c'est à cet endroit seul qu'elles frapperaient toujours. C'est lui qui tenait et déplaçait la pièce s'il voulait que le coup porte sur une autre partie. Puis il donnait la cadence en frappant sur le bout de l'enclume avec son marteau. Il diminuait la frappe quand il fallait que diminue l'intensité des coups sur la pièce. Quand il laissait trembler son marteau sur l'enclume cela signifiait qu'il fallait arrêter. Le travail était terminé et il n'y avait pas eu un mot. ». (F. Thepault)

« C'est mon père qui frappait le premier avec son marteau sur la pièce, puis la masse. Quand il fallait retourner la pièce, il frappait sur l'enclume, ring avec le marteau. Le marteau glissait sur l'enclume et rebondissait, ce n'était pas frapper ». (Y. Gallou)

« Un coup fort avec son marteau sur l'enclume, ça voulait dire qu'il fallait frapper plus fort. Deux coups, ça voulait dire qu'il fallait frapper plus vite. Quand en frappant le marteau restait sur l'enclume, c'était fini. Quand il était seul dans la forge et qu'on l'entendait frapper sur l'enclume sans frapper sur une pièce, le bruit est différent, on savait qu'il demandait de l'aide ».(Daniou)

⁶ C'était parfois la femme du forgeron qui tenait le pied du cheval pendant qu'on le ferre.

⁷ Jean Giono, Regain, collect. Poche, p. 20.

⁸ Le billot sur lequel on posait l'enclume se nommait **ar maout**, le bélier.

Les chaudes

Le principe de la forge repose sur le fait que lorsque le fer est chaud, il est ductile. par matèlement il peut s'allonger, s'étirer, se courber, selon la forme qu'on veut lui donner ; mais sous l'effet de ces déformations, il devient aussi plus cassant. Pour y remédier, il faut le recuire à intervalles réguliers ; c'est ce qu'on appelle les chaudes ⁹. Pour rendre sa dureté au métal, il faut le refroidir rapidement en le plongeant dans l'eau froide ; c'est la trempe. L'alternance bien conduite du matèlement, des chaudes et de la trempe constitue tout l'art du forgeron. Un fer à cheval se fait en deux chaudes : une pour chaque branche.

La trempe

La trempe se faisait à l'oeil et à l'oreille, le tout basé sur l'expérience. Quand on plonge le fer dans l'eau, il est rouge-cerise. On le sort rapidement, il est devenu blanc. Ce refroidissement lui donne la couleur gorge de pigeon puis le fer passe au bleu. On attend plus ou moins longtemps avant de le replonger dans l'eau selon que l'on veut un acier plus dur ou plus tendre. C'est donc une affaire de goûts et de couleurs. Pour tremper les aciers, le mieux c'était dans l'urine de cheval, c'était reconnu. Une trempe plus douce se faisait aussi dans de l'huile brûlée.

Le cerclage des roues

Le cerclage des roues de charrettes s'effectuait en sous-traitance avec le charron. Celui-ci savait choisir les différentes espèces de bois pour constituer sa pièce : « Afin d'attendrir le bois, on trempait les moyeux en if dans la lessiveuse qui servait au linge de famille. Le moyeu était étuvé pour faire gonfler le bois. On emmanchait les rayons en acacia à la masse. Les jantes étaient préparées à la scie à ruban dans un plateau de chêne ». (Salaün)

Le charron apportait ses roues à la forge la veille en général. Les noms des propriétaires étaient écrits à la craie afin de les reconnaître. L'opération se déroulait sur un terrain bien dégagé. Les cercles étaient posés les uns sur les autres; environ 10 cercles ensemble, séparés par des morceaux de fer. On empilait du petit bois tout autour, du bon bois, pas trop gros. Puis on recouvrait de mottes de tourbe ¹⁰ que l'on avait mises à sécher au-dessus de la forge. Pour bien rougir à blanc et se dilater, un cercle devait subir une chauffe de trente minutes à deux heures, selon la vigueur de la fournaise.

Dès que le bandage paraissait à point, le forgeron et un ou deux compagnons le retiraient des braises à l'aide de longues pinces à griffes. Il devait tomber tout seul sur la roue qui était sur trois supports. Tout s'enchaînait alors rapidement parce que le métal incandescent ne devait pas mordre le bois auquel il adhérait. On engageait le fer jusqu'à mi-jante, à coups redoublés de masse, puis on retournait prestement la roue, sans prendre un instant pour souffler, et on l'enchâssait totalement dans sa garniture, toujours à la masse, tandis qu'un aide se dépêchait de vider un arrosoir d'eau sur l'ouvrage. On martelait une dernière fois le bandage encore tiède afin que chaque élément de la roue trouve sa place définitive avant le refroidissement complet du fer et la contraction du cercle. C'était le serrage, le moment de vérité. Trop lâche, un bandage n'assurait aucune robustesse ; trop tendu, il écrasait les jantes et voilait la roue. Quand la roue était bien faite, on devait entendre la charrette venir de 500 mètres, il devait y avoir un peu de jeu. « Ainsi, raconte notre informateur, on savait qui arrivait avec sa charrette.

⁹ On surnommait le maladroit : **marichal koll e domm**, Celui qui perd sa chaude.

¹⁰ Notre informateur de Chateauneuf-du-Faou allait chercher sa tourbe à Brennilis.

A la maison, on disait : « voilà untel qui arrive ou qui passe sans avoir besoin de se mettre sur le pas de la porte ». On achevait le travail par la pose des boulons à tête fraisée qui rivaient le cercle aux jantes¹¹.

La belle ouvrage :

Avec ces travailleurs manuels d'une époque qui nous semble déjà lointaine, on ne manque pas non plus d'être frappé par leur souci constant non seulement de faire un travail mais aussi et surtout de le bien faire. Dans un passé artisanal, où l'argent n'a pas encore acheté le temps, le forgeron et ses confrères ont l'amour du travail bien fait sans compter leur temps. Ce qu'il souhaitent accomplir, c'est avant tout de *la belle ouvrage* pour reprendre le titre d'un livre sur les artisans de village.

« *On n'aimait pas que le client ait à redire, on fignolait* », nous dit Suzanne Le Queleunenec. On avait le souci d'une bonne réputation, en particulier, lorsqu'il s'agissait de ferrer des chevaux avant une participation à un concours : « *C'était rare qu'on laisse un clou quand il était mal rangé. On cirait les sabots pour aller au concours à Callac. On s'appliquait. Qui a ferré celui-ci, qui a ferré celui-là, disaient les gens. Il fallait soigner sa réputation. Il y avait rivalité entre les forgerons du canton* ». (Le Bras)

« *Après le ferrage, jamais un cheval n'est sorti de chez nous sans avoir les fers limés et les sabots cirés*, dit encore François Thépault : *un jour j'avais mal cloué un fer, mon père avait dit : il y a encore de la musique ici. Les clous sortaient à diverses hauteurs comme sur une portée musicale. Les clous devaient être bien alignés. La main ne devait pas sentir le clou à la caresse du sabot*¹². (Thépault)

« **Ma peze c'hoant da lakat an houarn propr, ewit ar c'honkourioù oa ret d'an houarn depasiñ un tamm d'an tu diavez, oa sanset ur gelienenn da vale tro-zro d'he zroad war an tu diavaez** *Si tu voulais poser correctement un fer pour les concours, il fallait que le fer dépasse légèrement du côté extérieur, de quoi faire juste, un petit trottoir à mouche*¹³. « *Ca faisait fantaisie* », dira un autre (Le Foll). « *Du côté intérieur, le fer ne devait pas dépasser car sinon le fer se détachait, le cheval marchait dessus* ». (Le Bras)

Ajoutons que le forgeron, comme un tailleur, travaille sur mesure aussi bien d'ailleurs pour les chaussures des chevaux que pour le matériel agricole. Il participe avec sa clientèle à l'amélioration des outils en fonctions des travaux et des terrains. On est encore loin de la production industrielle en série et le forgeron fait souvent preuve d'ingéniosité. Une enquête reste à faire à ce niveau sur des forgerons inventeurs de nouveau matériel, encore une fois au service de leur clientèle.

Le paiement

¹¹ Gérard Boutet, *Les plus beaux métiers villageois*, Ed. Godefroy.

¹² Les clous à têtes carrées étaient enfoncés dans la corne qu'ils transperçaient. Le maréchal en coupait la pointe avec ses tenailles, puis les « dégorgeaient », c'est à dire qu'il encochait le sabot pour que l'extrémité des clous, repliée au brochoir, ne dépasse point. Un coup de lime fignolait le boulot et donnait le « fil d'argent ». (p. 18, la belle ouvrage, boutet)

¹³ La constante voulait qu'un fer déborde légèrement à l'extérieur pour mieux accrocher au sol, mais qu'il arase le sabot à l'intérieur pour ne point blesser les pâturons. (La belle ouvrage, Boutet, p. 18)

Autre originalité - qui ne l'était pas pour l'époque- de ce commerce, **le paiement**. D'après les témoignages recueillis, il ne semble pas qu'il y avait chez le forgeron l'ambition de s'enrichir, du moins au sens où on l'entendrait aujourd'hui. Il cherchait toujours à limiter les frais. Certains artisans allaient même jusqu'à dire que le paiement était presque secondaire. Les nombreux témoignages que nous avons relevés vont bien dans ce sens : « *En réclamant son dû, le forgeron craignait de perdre son client, de passer pour un avare ou pour un misérable* ». « *On se rassemblait un dimanche entre forgerons avec le syndicat et on fixait le prix de la ferrure. Mais personne ne respectait le tarif. Si on l'avait appliqué, on aurait perdu nos clients.* (Le Borgne)

On est aussi à l'époque où l'on vit dans un système d'entraide, où il est peu question d'argent sonnante et trébuchante dans les échanges entre membres d'une même communauté. Jamais les clients ne payaient au comptant. « *A la fin de sa journée, mon père notait sur son carnet les travaux qu'il avait fait. Un petit carnet de molesquine entouré par un élastique. Le règlement se faisait souvent en nature, des oeufs, du beurre, d'autres travaux par des artisans. Les gens honnêtes payaient une fois l'an* ». (Salaun)

« *Les clients payaient à l'année. Ils ne demandaient pas leur facture. Ils ne demandaient pas non plus si on avait besoin d'être payés. On marquait sur un carnet. 'Fallait pas leur envoyer une facture, on les aurait vexés* ». (Auffret)

« *Chacun arrivait avec son carnet et annonçait les frais. Personne ne contestait et quand la différence n'était pas importante, la dette allait dans le feu skeiñ 'neañ en tan.* « *Le paysan travaillait notre terre et nous on ferrait ses chevaux. On se faisait confiance, chacun tenait sa parole* ». (Thépot)

« *C'est la mère qui encaissait l'argent en général. Mon père marquait sur son cahier tous les soirs. C'est la mère qui tenait les comptes à jour* ». (Le Gallou)

« *Je te paierai quand j'aurai vendu mon veau et mon cochon* », disait un cultivateur à JB Le Foll.

« Le client disait : **Te ac'h a da veañ pinvik**, tu vas devenir riche, *quand je lui vendais un outil*. Je lui répondais : **Pezh a gont din eo lakaat an dud aaset ewit labourat**. Ce qui compte pour moi, c'est de rendre le travail facile à mes clients. On me disait : **Te zo pinvik**, tu es riche. Je répondais : **Ya gwir eo, peogwir 'm eus yec'hed**, oui c'est vrai, puisque j'ai la santé. (Daniou)

Rapport avec la clientèle en dehors de la forge

En fait, les rapports entre le forgeron et sa clientèle étaient amicaux, dans un climat de confiance mutuelle. « *Ils savaient qu'ils ne seraient pas roulés, nous dit encore Daniou de Rospez. Ils étaient reconnaissants. Ils voyaient bien qu'on ne comptait pas notre temps pour les satisfaire. Ils étaient fidèles. Ils arrivaient chez nous comme à la maison. On leur disait de venir un dimanche pour la facture, on faisait un café. C'est à votre tour de venir chez nous* ».

« *On disait à mon père, dit un autre, viens dimanche, envoie ta femme et la facture avec toi donc ! On faisait le tour des champs, on allait voir le petit poulain qui venait de naître. On faisait une partie de boules. En général, chaque quartier avait son allée. Puis on faisait un casse-croute* ».

Les gestes de reconnaissance allaient dans les deux sens. Quand c'est la moisson, le forgeron envoie ses fils aider au battage. Quand les enfants des cultivateurs se marient, le forgeron est invité à la noce. Il arrive même au forgeron d'entrer avec une partie de ses clients dans un système de partage annuel de production animale : « *La vie était très dure nous dit F Thépault, mais je n'ai pas souvenir d'avoir eu faim, ce qui malheureusement n'était pas le cas de tous. Certainement que notre petit élevage, tenu par ma mère (deux cochons, deux vaches et quelques poules) contribuait efficacement à pallier au manque aigu de « pouvoir d'achat ». Dans le domaine de la nutrition, avec quatre ou cinq autres familles, mes parents s'organisaient en « groupe de consommation; »; Ce groupe avait pour attribution de décider des dates prises, à quinze jours d'intervalle et fixées pour l'abattage annuel du porc destiné aux besoins familiaux (le second étant réservé à la vente). Cet arrangement librement consenti, permettait, durant environ trois mois de l'hiver de bénéficier des retours ou des avances de victuailles fraîches et même d'un « friko porc'hell », deux fois par mois, et c'était la fête. En quelque sorte, cette formule d'arrangement organisé, devançait l'ère des congélateurs que nous connaissons, avec, en prime, les fameux frikos, qui donnaient l'occasion de rencontres animées ».*

En reconnaissance des services rendus, les cultivateurs donnent volontiers le *denier* du forgeron. Comme le prêtre ou le sacristain, le forgeron a le privilège d'effectuer à l'automne une quête annuelle. **Kest ar soc'h**, *quête du soc* : A Plouisy et aux environs, c'est une façon de payer l'affutage gratuit des socs de charrues. Ici, le forgeron reçoit des pommes de terres, du grain ou autres denrées (après la moisson). Ailleurs on lui donne du **gwerz butun**, pourboire, pour ses étrennes.

Vétérinaire : couper la queue des poulains, fers orthopédiques, saignées

Mais la considération dont il bénéficie dans le village n'est pas seulement due à ses talents d'artisan. Véritable **Daniel Milmicher**, Daniel aux mille métiers, il a plus d'une corde à son arc; il est aussi vétérinaire. C'est lui, par exemple qui se charge de couper la queue des petits poulains. L'opération a lieu généralement le dimanche et elle est gratuite.

« *En avril mai, on allait couper les queues des poulains (en breton : **mailhañ** ; les poulains naissent de février à mai). avec un fer spécial et une paire de ciseaux. Les poulains avaient environ un mois. Il aurait été dangereux de le faire plus tard et il auraient souffert plus. Certains devenaient méchants à cause de cela¹⁴. On trouvait les anciens rassemblés à table, toujours prêts à échanger des nouvelles ou quelques blagues. Le travail était gratuit. Les cultivateurs donnaient un peu de beurre et quand ils tuaient le cochon, ils nous apportaient un morceau de saucisse ou de pâté ».*

Pa veze mailhet un ebeul e veze koantoc'h da welet deus a-dreñv. Fasiloc'h da werzhañ 'nezhañ, quand un poulain avait la queue coupée, il était plus beau à voir de derrière. Il était plus facile à vendre. (Yves Gallou). En rapportant parfois le panache à la maison acheminée, le forgeron faisait plaisir à quelques voisines dont celle-ci, raconte Emile Le Bihan, qui

¹⁴ On sollicitait le maréchal pour « surcouer » les poulains de deux ans, destinés au trait, qu'il convenait en effet « d'écourtauder » afin de faciliter le passage du culeron au harnachement. L'appendice vertébral était sectionné d'un coup sec à l'aide de pinces tranchantes nommées « coupe-queue ». Avant même que la bête mutilée hennisse de douleur, le forgeron brûlait déjà la plaie au fer rouge. Le moignon ne devait mesurer qu'une dizaine de centimètres. Un habile maréchal prenait soin de n'ablater qu'à la jointure de deux vertèbres, sinon il lui fallait gratter la blessure et faire tomber les débris d'os. Une croûte épaisse se formait et la plaie se cicatrisait lentement. La Belle ouvrage, Boutet, p. 19, SELD Paris)

demandait à son père : **Eh, Yves, soñj to diwiñ pa i da vailhañ ul loen bihan ?**, tu penseras à moi quand tu iras couper la queue d'un petit poulain ? Elle voulait qu'il lui rapporte une touffe de crin pour se faire un chignon.

La forge mène à tout. Le forgeron est aussi orthopédiste Il en est des chevaux comme des personnes. Certains d'entre eux marchent mal ou boitent plus ou moins entraînant alors une usure inégale des fers. c'est encore le maréchal-ferrant qui remédie à ces infirmités dont voici quelques appellations en breton :

Treid pioch : en dedans (panards p224)

Treid maltourn : vers l'extérieur : Yves Gallou)

Treid begin : vers l'intérieur (Yves Gallou)

Treid treuz : en canard

Treid parono : marchaient sur la pointe du sabot au lieu de marcher à plat.

Treid plat : sabot épaté. Ils n'avaient presque pas de corne. Difficiles à ferrer.(Salaun)

« Pour ces animaux, nous dit François Thépault, mon père forgeait des fers spéciaux, que l'on pourrait qualifier d'orthopédiques qui avaient l'avantage de comporter de très fortes épaisseurs aux endroits déterminés ou l'usure était la plus forte. Ces fers étaient façonnés par des « lopins », obtenus en alliant ensemble, à la forge, deux ou trois vieux fers usés, ou encore, à partir de bandages de roues de charrettes, débités et fendus en morceaux de longueurs appropriées ».

A une époque où le recours à un vétérinaire représente une lourde dépense, on sollicite plutôt les services du **docteur-maréchal**. Il soigne encore d'autres affections, en particulier celles du sabot : blessures occasionnées par des pierres tranchantes ou par des pointes. Il traite des maladies comme « le crapaud », **an tonseg**, provoquées souvent par la malpropreté des litières.

Il saigne aussi les chevaux qui font un coup de sang. **un taol gwad**, après un coup de froid, une congestion ou encore une longue période de mauvais temps, quand le cheval reste trop longtemps à l'écurie. Avec une lancette. Il met une cordelette autour du cou du cheval, et il serre. La veine apparaît. Il coupe le poil avec des ciseaux. Il place la **lancette** sur la veine puis il frappe avec une tringle en bois. Le sang gicle. Il mesure avec un récipient environ deux litres. Il arrête le sang avec une épingle sur les deux bords et derrière l'épingle passe un fil qu'il noue. Quand l'incision est cicatrisée, le paysan revient à la forge avec son cheval et le maréchal-ferrant coupe l'épingle avec une pince.

Quand les chevaux se blessaient avec le fer, **aet ar piñs en he zroad**, le forgeron grattait la plaie, vidait l'abcès. Puis il faisait un pansement avec du coton et du calva ou de l'alcool à 90. Enfin, il mettait une plaque de tôle fine entre le pied et le fer pour protéger la plaie pendant quelques jours, pour empêcher le pied d'être souillé.

Chaque forgeron avait ses petits secrets, ses petites recettes : pour guérir les chevaux de la toux, du croup, **ar paz**, il utilisait des racines de bryone ou tamier, **gwir-irvinenn**, qu'il écrasait et qu'il mélangeait à du miel pour faire un onguent. Il mettait alors cet mixture sur un bâton aussi gros qu'une andouille après l'avoir entouré d'un linge propre. Il l'introduisait au fond de la gorge de la jument et frottait l'intérieur. Quelques jours après la jument était guérie. (JG)

« *Ma pouliche est fichue* avait dit un paysan à mon père. *Elle doit avoir le lampas.* » Quand le lait de la jument est trop riche, la pouliche a sur le palais une couche d'amidon recouverte par une peau épaisse. Elle ne pouvait plus manger. Avec mon père, on lui a mis un bout de bois dans la gueule pour la maintenir ouverte. Puis avec un morceau de fer rougi au feu, on a brûlé cette peau blanche. Elle a guéri.(Thépault)

Une autre fois, un poulain avait un morceau de bois dans l'oeil. le forgeron avait maché du lierre et lui avait craché dans l'oeil, plusieurs fois. L'animal avait guéri.(Le Bras).

Il n'y a pas que les bêtes qui venaient à la forge chercher des remèdes, les hommes aussi sollicitaient le forgeron. Des clients venaient respirer la fumée dégagée par la corne qui brûle, persuadés comme nos forgerons que c'était bon pour la santé : **moged korn zo mat 'wit ar yec'hed**. Et François Thépault ajoute avec conviction.« *On n'a jamais eu de rhume ni de grippe, je crois que c'est dû à l'odeur de corne brûlée* » D'autres affirment qu'elle est excellente pour les maux d'estomac.(Auffret)

Et voilà que surgissent d'anciennes croyances ou superstitions : « Je saignais beaucoup du nez » raconte François Pasquiou . « On disait que pour couper court à ces hémorragies, il fallait porter une bague forgée par un forgeron dont le père était lui-même forgeron., **ur walenn en dir, graet gant ur marichal mab d'ur marichal**. Un fer à cheval trouvé par hasard, portait bonheur surtout lorsqu'il était coupé par la moitié, **un hanter houarn marc'h a borte chañs**. Accroché sur un bâtiment, il fallait le présenter la partie ouverte vers le haut afin que la chance, qui tombe du ciel, puisse y entrer ».

Mais ce n'est pas tout : le maréchal-ferrant était aussi arracheur de dents : « *Il n'y avait pas de dentiste à l'époque à Plusquellec, témoigne Le Bras. On calait le client sur une chaise contre l'enclume, on glissait un mouchoir propre dans les mâchoires de la pince et on arrachait la dent, hag e veze roet ur bannac'h hini kalet warlerc'h, et on donnait au patient un verre de fort par la-dessus. J'avais à peu près un client toutes les semaines. J'ai ainsi fait le dentiste jusqu'en 45-46.* (Le Bras)

Jean Lautout (1907-+), ancien forgeron à Kerlouet en Kerrien, près du Blavet exerça aussi le métier sans diplôme pendant plusieurs années. Il nous décrit tout d'abord son matériel : « *Naturellement ces objets sont sans noms. Celui-ci, qui ressemble à un tire-bouchon, me servait à englober une grosse molaire, puis à la déloger de la gencive après une forte pression. Celui-là me permettait d'enlever les petits morceaux. Il a tellement été utilisé que mon vieil oncle lui a fait un manche avec une balle de fusil. Probablement pour qu'il ne rouille pas. Cette autre a l'avantage de pouvoir tourner. J'avais ainsi plus de manœuvre. Et cette autre avec sa poignée, d'un bois très dur, me donnait la possibilité de forcer sur une incisive un peu réticente.*

Il présente maintenant la dynastie des forgerons-dentistes de sa famille : « *Autrefois les dentistes étaient fort peu nombreux. En campagne, il faut le dire, les gens étaient braves, travailleurs, mais le plus souvent pauvres. C'est la raison pour laquelle quand ils avaient mal aux dents, ils venaient chez Tonton Lautout. Plus tard, mon père a pris la suite. J'avais 7-8 ans quand je le vis procéder pour la première fois. Il tremblait toujours un peu de peur car il ne voulait pas faire mal. Le « plaignant » arrivait dans l'atelier. Mon père demandait alors au premier venu de lui servir d'assistant. Celui-ci devait de gré ou de force maintenir l'opéré sur une chaise près de l'enclume et lui bloquer les mâchoires. l'intervention durait environ cinq minutes. Pour ma part, j'ai agi dans les mêmes conditions, à la différence que ma main*

ne tremblait pas. Comme avec les chevaux, j'essayais d'utiliser plus l'adresse que la brutalité. Les gens avaient suffisamment de misère comme ça. Le plus difficile accompli, on tentait de détendre l'atmosphère. Les femmes avaient droit au p'tit café et les hommes à la goutte. Histoire de bien rincer la bouche. J'arrachais aussi bien la nuit que le jour. Le mal n'avait pas d'heure. A la vérité, tous ceux qui me demandaient ce service étaient mes clients. Je n'ai jamais refusé de les aider. Vous savez, ce n'était pas toujours gai. J'ai vu de solides gaillards perdre connaissance quand ils me voyaient passer mes outils à l'alcool. Ils appréhendaient l'extraction. Ma dernière intervention remonte à 1976. M. Y. B, qui était le grand-père maternel du garagiste de Bourbriac vint me voir, après être allé à la messe, à St Norgant. Une dent lui faisait affreusement mal. Cette dent, je l'ai arrachée dans l'atelier de la forge.» Ce fut sur cette réussite qu'il décida de mettre un terme à ses activités paramédicales.

Ces exercices d'une médecine parallèle n'étaient pas propres aux forgerons bretons. Voici par exemple comment, en Limousin, l'artisan du fer guérissait de l'hypertrophie de la rate : *« Chazal exerça longtemps le métier de forgeron. Un peu partout, le forgeron, familier du feu, passe pour manier des forces occultes. Arrivé à la forge, (10h du soir), je frappe trois petits coups avec mon bâton ; la porte s'entrouve et se referme aussitôt sur moi. Le spectacle qui s'offre à mes yeux est étrange. Chazal, en manches de chemise, un lourd marteau de fer à la main, se tient debout devant l'enclume. Il paraît transfiguré, ses yeux brillent ; une rougeur inusitée colore son visage et ses mèches blanches flottent, lumineuses, autour de sa tête. Près de lui, des femmes, couvertes de grandes capes sombres, deshabillent un jeune garçon maigre, presque exsangue, qui roule des yeux d'effroi. Un vieillard, les bras nus, agite frénétiquement le grand soufflet qui va et vient avec rapidité, faisant un grand bruit rythmé. La forge entière est éclairée des reflets sanglants du brasier, tandis que dans l'ombre se meuvent confusément des silhouettes. Chazal est toujours debout, immobile, grave, la main sur le marteau, ceint de rouge, illuminé par la flamme. L'enfant est nu, très pâle. Chazal murmure quelques mots d'une voix brève. Aussitôt, l'enfant est étendu sur l'enclume, et, tandis que sa mère le saisit par le bras, une autre femme retient ses jambes et le forgeron de sa main gauche soutient sa nuque. Un effroyable rugissement tout à coup fait trembler les vitres, en même temps le bras de Chazal se lève et s'abaisse ; le marteau frappe l'enclume avec violence. Le corps de l'enfant est tout secoué par des frissons. Sur son visage défait ses yeux terrifiés s'ouvrent, et de grosses larmes coulent le long des joues de la mère. Un autre cri sauvage retentit, de nouveau le marteau tombe sur l'enclume, dont les vibrations métalliques font tressaillir un instant la forge. Le vieillard environné d'étincelles, active toujours le brasier qu'il attise avec la pointe incandescente d'un fer. On eût dit qu'un grand vent de tempête passait et repassait sur nos têtes : c'était le bruit infernal du soufflet. Chazal pousse un troisième rugissement plus effroyable encore. Cette fois le marteau retombant s'arrête net au-dessus du ventre du malade, puis doucement, il vient frôler l'épiderme. Aussitôt le soufflet infernal se tait, le brasier, recouvert de mâchefer, s'éteint. L'enfant, épouvanté, est habillé à la hâte et emporté par les femmes »¹⁵.*

Les gens de passage à la forge

On comprend mieux pourquoi la forge est si fréquentée. Sa porte comme celle du moulin est toujours ouverte. En dehors des bourgs, les forges sont souvent installées dans des carrefours, c'est-à-dire à l'intersection de voies de communications entre plusieurs villages.

¹⁵ Gaston Vuillier En Limousin, sorcellerie, croyances et coutumes populaires,

Le maréchal-ferrant en bras de chemise est fréquemment au travail à l'extérieur. Chaque passant ne manque jamais de le saluer, certains par des formules habituelles, d'autres par un dicton, plus ou moins moqueur :

Poaniañ a rez (tu te donnes du mal) ou **war al labour out** (tu travailles)

Marichal du¹⁶ papillonet

Skeiñ war an tomm, korf e roched.

Maréchal (au visage) noir, plein d'étincelles

Frappe sur le fer chaud en bras de chemise.

Sur le même thème, les passants brodes avec le sourire :

Marichal du papillonet,

Pilat e wreg, korf e roched.(Louargat)

Maréchal (au visage) noir, plein d'étincelles

Qui bat sa femme, en bras de chemise.

Marichal du, papillonet,

Skeiñ war e domm ken a strak e revr.

Maréchal (au visage) noir, plein d'étincelles

Frappe sur le fer chaud tellement que son derrière en pète.

Le maire quand il vient au bourg fait un passage obligé par la forge. C'est là qu'il apprend les nouvelles du pays . Le forgeron qui reçoit les confessions d'une grande partie de la population masculine du village est bien placé pour entrer dans les débats politiques. Il fait souvent d'ailleurs partie du conseil municipal et occupe parfois même la place de maire. (Ollivier).¹⁷.

D'autres visiteurs passent aussi à période régulière. Le rémouleur ou des ferrailleurs se présentent pour acheter le crin (des queues de poulains) ou la corne des sabots. (Le Bras).

Des gens arrivent pour aiguiser leurs outils. C'est gratuit mais il leur faut faire tourner la meule. Il y a aussi les inévitables oisifs qui s'arrêtent pour bavarder de tout et de rien avec le forgeron.

Les gamins qui reviennent de l'école ou du catéchisme font également une halte à la forge¹⁸. Une volée de gosses fascinés par le feu, les étincelles et les chevaux font cercle autour de l'artisan. ils prennent leur tour au soufflet ou à la meule. Ils en profitent aussi pour ramasser

¹⁶ Certains forgerons anti-cléricaux étaient surnommés : **marichal ruz** : maréchal-ferrant rouge. La profession comptait souvent de fortes personnalités qui tenaient tête aux autorités religieuses du village.

¹⁷ Grand père, Ewan Le Gallou, forgeron, connu sous le nom de Ewan Hercule (son père était surnommé Hercule) était né à Tonquédec. Il était de famille assez riche, il avait fait des études à Lannion. Il était de gauche, *révolutionnaire*. Grand-mère, Maryvonne Colette née à Bégard. ses parents étaient meuniers. Elle était très pieuse. Le jour de l'inauguration de la statue de Renan, le grand-père s'était retrouvé face à ses deux fils qui étaient allés à Tréguier avec le vicaire de Louargat....

¹⁸ Ces enfants, aujourd'hui devenus adultes, restent frappés par des images fortes faites de bruits et d'odeurs. En premier lieu bien sûr, le martèlement sur l'enclume mais aussi l'odeur (et les panaches) de fumée lors du cerclage des roues et surtout l'exhalaison de cette même fumée quand le fer brûlait la corne du sabot du cheval. L'odeur et le bruit grésillant du fer que l'on trempe dans l'eau froide reste encore dans leurs narines. Enfin, pour certains enfants du bourg, l'odeur du crottin fait ressurgir en leur mémoire la figure de l'homme du fer et des chevaux.

de vieux clous pour mettre sous les talons de leurs sabots de bois. Ils récupèrent les roulements à bille et les vieilles dynamos de bicyclettes pour faire des aimants. (Hélène Le Bihan) le forgeron aime les enfants et leur fabrique dans ses heures creuses des billes, des cerceaux des têtes de toupies ou des palets.(Geffroy)

Quand les petits curieux approchent trop près du forgeron au travail, il sait comment les écarter sans avoir à les gronder : « il crache sur l'enclume, pose le fer rouge de suite et frappe d'un coup sec avec son marteau ; ça faisait une gerbe d'éricelles en même temps qu'un grand bruit semblable à une détonation de fusil. Les admirateurs s'éparpillent..»(Geffroy)

Les chemineaux, les mendiants entrent aussi en période de froid dans la forge pour se chauffer. Ils alimentent le stock d'histoires du forgeron.

Compétitions à la forge

En hiver l'activité du forgeron était plus réduite. Les jeunes costauds du village profitent de ces instants de relâchement pour venir lancer des défis au travailleur de force qu'est le forgeron. On lance des paris comme celui de soulever l'enclume : « *Mon enclume dit Jean-Baptiste Geffroy pesait 180 kg. On la jetait par terre et il fallait la remettre sur son socle. On était quatre à pouvoir le faire : Joseph Jacob, 24 ans, Jean Rouzic, 20 ans, Francis Lezoré 26 ans et moi, 23 ans) On sentait ça dans les bras le lendemain* ».Même chose chez Le Bras : « **Piv lako an annev war e gein ? Qui mettra l'enclume (125kilos) sur son épaule. Celui qui ne réussissait pas devait payer à boire aux autres** ». Une autre épreuve consistait à monter la masse d'une main jusqu'à hauteur des yeux et recommencer, 4-5-6 fois sans donner d'élan. L'enjeu, comme toujours, était un coup de pinard et la fierté d'être plus fort que les autres ».(Geffroy)

« *Pour faire des coins, dit un autre fils de forgeron, mon père faisait appel à de jeunes carriers du secteur, des célibataires, qui venaient le soir en hiver. Ils venaient montrer leur force et leur adresse. Mon père les aimait bien car ils savaient manier la masse. On travaillait très tard le soir parfois jusque minuit. On plaisantait et on terminait sur un bon grog* ».

Le forgeron sait faire plaisir aux enfants. Il sait aussi satisfaire les adultes. Prosper Le Moigne, forgeron à Saint-Eloi pendant la guerre fabriquait des alliances pour les mariés et pour les jeunes avec des pièces de deux francs. Celles de 1921 ou 23 avaient, paraît-il, plus de valeur.(Le Borgne)

« **Gwalinier veze great gant pezhioù eizh real melen** (2 francs) chez Geldron, à la Croix Rouge, son fils Hypolite faisait des bagues pour son gwerz-butun. Les jeunes gens fournissaient la pièce. **Pres ruz veze da gat gwalinier met ret oa gortoz e dro, mont teir pe beder gwech da welet hag en oa prest**, la demande de bagues était très forte mais il fallait attendre son tour, aller voir trois ou quatre fois si elle était faite ».(Rolland)

Enfin, le forgeron reçoit même la visite des animaux domestiques du quartier : « Il y avait près de chez nous à Trédrez une **chienne**, Crog, la chienne de l'instituteur, M. Caradec, qui lorsqu'elle entendait taper sur le rogne-pied arrivait tout de suite. On lui coupait un morceau de la fourchette. Elle adorait ça. Elle allait le cacher pour se faire sa réserve et gare à celui qui s'en serait approché. Elle aurait su lui montrer les dents et lui jeter des **selloù ki marichal**, c'est à dire, un regard aussi noir que celui du forgeron. ». (Querrec)

Avec l'arrivée des tracteurs, tout ce petit monde d'artisans du fer a pour ainsi dire disparu et s'est reconverti dans la ferronnerie, la réparation automobile et la vente de matériel agricole. Aujourd'hui avec le développement de l'équitation de loisir, la forge mobile connaît un regain d'activité. C'est tant mieux pour le maréchal ferrant et pour le cheval.

Daniel Giraudon
 Professeur
 Centre de Recherches Bretonnes et Celtiques
 UBO-Brest.

Enquêtes menées d'octobre à décembre 1993

Louis Rolland, cultivateur à Ploulec'h
 François Pasquiou, cultivateur à Plounérien et Plufur, né en 1909
 Yve Daniou, forgeron à Rospez, né en 1922
 Jean Ollivier, forgeron à Berhet, né en 1934
 Yves Le Gallou, forgeron à Louargat, né en 1922
 Yves Le Borgne, forgeron à Louargat, né en 1925
 Marcel Druillenec, forgeron à Gurunhuel, né en 1928
 Pierre Auffret, forgeron à Plougouven, né en 1919
 Yves Querrec, forgeron à Trédrez, né en 1910
 Jean Lautout, forgeron à Kerrien, né en 1907
 Raymond Le Bras, forgeron à Carnoët, né en 1932
 Jean-Baptiste Le Foll, Chapelle Neuve, né en 1917
 Suzanne Le Quelennec, femme de forgeron, née en 1917
 François Thépault, forgeron à Perros-Guirec, né en 1926
 François Salaun, forgeron à Chateauneuf-du-Faou, né en 1896
 Jean Le Bras, forgeron à la Chapelle-Neuve, né en 1911.
 Auguste Geffroy, forgeron au Rhune en Plouaret, né en 1927.

